

## Les hommes non-lieux : enracinement culturel des jeunes dans l'espace urbain d'Honiara (îles Salomon)

CHRISTINE JOURDAN

J E ME RAPPELLE CLAIREMENT la remarque incisive que me fit un jour Joël Bonnemaïson, alors que nous prenions l'apéritif sur la terrasse de sa maison, dans cette Gascogne qu'il aimait tant. « *Tu ne pourras comprendre réellement la spécificité d'Honiara* », me dit-il, « *que lorsque tu auras vu Port-Vila* ». C'était en partie cela le génie de Joël, de pouvoir dire négligemment, d'un air de ne pas y toucher, mais avec un éclair de malice dans les yeux, des choses importantes. Cette critique, gentiment amenée, était en même temps le conseil d'un ami et d'un aîné.

C'est en pensant à cette remarque, qui m'avait à l'époque tant piquée, que j'ai fait mon premier voyage à Port-Vila, en octobre 1997. Un pèlerinage de l'amitié, en quelque sorte, mais aussi une façon de tenir la promesse que je lui avais faite alors d'élargir ma vision du Pacifique. En voyant Vila, j'ai compris toute l'importance de la réflexion de Joël. Le contraste qui existe entre ces deux villes mélanésiennes est frappant. D'un côté, Port-Vila, jolie petite ville du Vanuatu, proprette mais vide, et d'où les Ni-Vanuatu semblent être absents. De l'autre, Honiara, grouillante de monde, sale, bruyante, mais bien vivante, et où les Salomonais, particulièrement les jeunes, continuent d'imprimer leur marque. C'est en souvenir de cet apéritif heureux pris sous le soleil de

Gascogne que je décris ici comment les jeunes Salomonais parviennent à se faire leur place au soleil d'Honiara.

Dans la ville d'Honiara, capitale des îles Salomon, traînent de nombreux jeunes, garçons et filles, hommes et femmes, dont la caractéristique première est d'être au chômage : certains ont perdu leur emploi, d'autres ont abandonné l'école, d'autres enfin attendent le départ du bateau qui les ramènera au village. Alternant entre l'emploi et le chômage, entre l'espoir et le désespoir, ces jeunes sans futur frôlent bien souvent la délinquance. Personnages hauts en couleur, ils sont connus à Honiara sous le nom de « Masta Liu » (1).

---

1. « Liu » est un mot originaire du nord de l'île de Malaita. Il signifie *déambuler, traîner sans but*. Incorporé au pidgin, le mot est soit un nom, soit un verbe, et conserve le même champ sémantique. Utilisé comme nom, il fait référence aux gens qui n'ont pas de travail et traînent en ville à ne rien faire. En pidgin, le pluriel n'est pas marqué sur les noms : l'usage que je fais du mot « Liu » dans cet article respecte cette règle. Récemment le mot a été associé au nom « masta », utilisé comme qualificatif, renforçant ainsi le stéréotype de paresse qui est associé en pidgin au mot « Liu ».

Le phénomène des « Masta Liu » n'est pas nouveau : il y a des « Liu » en ville depuis que cette dernière a commencé à attirer des Salomonais sans pouvoir leur offrir de travail. Mais ce n'est que récemment que les « Masta Liu » sont devenus un phénomène culturel : les gens parlent d'eux comme d'un groupe à part ; des chansons sont écrites sur eux ; un stéréotype des « Masta Liu » se développe. Les « Liu » forment un segment important de la population, non seulement à cause de leur nombre qui augmente rapidement, mais en raison aussi de l'influence qu'ils ont sur le développement de la culture urbaine d'Honiara. Leur mode de vie, leur façon de s'habiller, leurs goûts en matière de musique et de films, leur vision du monde, tout cela donne une direction particulière au changement social à Honiara. Même si ces jeunes ont été repoussés aux limites de la vie économique urbaine, les réponses qu'ils apportent à cette marginalisation mettent en avant la prise de position culturelle comme moyen d'appropriation de l'identité et de l'espace urbains. Sur la scène urbaine, créativité et juxtaposition culturelles sont partout. Contrairement à ce que l'on peut observer dans le centre ville de Port-Vila, d'où les jeunes Ni-Vanuatu semble curieusement absents, les jeunes d'Honiara ont pris possession du cœur de la ville.

À l'instar des « hommes-flottants » de Tanna (Bonnemaïson, 1987) qui quittent leur village, les « Masta Liu » remettent en question une forme d'identité générée par la relation au territoire. Ils s'opposent aux « hommes-lieux » pour qui la terre (le terroir) est synonyme d'identité, et dont le pouvoir dérive du contrôle qu'ils ont de la Coutume. Dans cette opposition dramatique qu'il avait établie entre les « hommes-flottants » et les « hommes-lieux » de l'île de Tanna (Vanuatu), J. Bonnemaïson ne cachait pas l'admiration qu'il avait pour ces derniers. Mais il était allé plus loin : il les avait idéalisés. Les « hommes-lieux » étaient des

hommes purs, empreints de leur tradition, existant par elle et pour elle sur une terre qui, seule, pouvait donner un sens à la vie. L'espace géographique qui précède l'espace culturel de la Coutume imprégnait les « hommes-lieux » de pureté et leur donnait une légitimité culturelle que n'avaient pas les « hommes-flottants ». Par certains côtés, les « Masta Liu » d'Honiara ressemblent beaucoup aux « hommes-flottants » de Tanna : ils partagent avec eux une volonté de déracinement qui leur permet de chercher dans l'espace urbain, ou ailleurs, les bases nouvelles d'une identité libérée de l'arrimage à la terre et des contraintes de la Coutume (Jourdan, 1994 ; Jourdan et Philibert, 1994).

### **Honiara : du déracinement à l'enracinement**

Honiara (population d'environ 70 000 personnes), capitale des îles Salomon, a été construite sur ce qui restait de la base de l'armée américaine, après la bataille de Guadalcanal, pendant la Seconde Guerre mondiale. Les Salomon étaient alors un Protectorat britannique, et Honiara un port typiquement colonial. Son rôle principal était de servir de plaque tournante aux biens et marchandises qui entraient et sortaient du Protectorat et d'orchestrer les mouvements de main-d'œuvre entre les différentes régions de l'archipel. L'écologie sociale de la ville reflétait les rapports coloniaux : les Européens (surtout Anglais et Australiens) occupaient les postes les plus prestigieux et lucratifs, alors que la population mélanésienne était cantonnée à des travaux mal payés et sans avenir. Au fur et à mesure que l'archipel s'acheminait vers l'indépendance (1978), les Salomonais devinrent plus présents dans l'organisation sociale de la ville et leur influence se fit sentir. Cela fut facilité par l'augmentation du niveau d'éducation de la population, par l'amélioration des

moyens de communication et par l'accès à l'économie de marché.

Au début du développement de la ville, vivre à Honiara semblait être une prérogative presque exclusivement masculine : les hommes jeunes y venaient à la recherche d'un travail salarié. En partant sur les bateaux qui recrutaient de la main-d'œuvre autour de l'archipel, et en signant des contrats de travail sur les plantations d'une durée de deux ans, les hommes laissaient derrière eux leurs femmes et leurs enfants, mais, plus important encore, la vie culturelle du village. Ils découvraient le monde des plantations, où les baraquements exclusivement peuplés d'hommes recréaient l'atmosphère de la maison des hommes laissée au village. Sur le chemin du retour, ils s'arrêtaient à Honiara pour faire le plein de provisions ou pour trouver du travail supplémentaire. Là, ils découvraient d'autres hommes, venus directement en ville, et qui avaient du mal à survivre économiquement. La vie était difficile, caractérisée plus souvent par le désespoir que par la joie, et les témoignages que j'ai recueillis font état de solitude, d'ennui et de découragement.

Une fois qu'ils avaient quitté le village, il était très difficile pour ces hommes d'y retourner sans avoir acquis le minimum de biens ou d'argent qui leur permettrait de garder la tête haute. Mais les bas salaires rendaient cela impossible. Alors ces hommes restaient en ville, avec l'espoir de trouver ne serait-ce que la plus petite somme d'argent qui sauverait leur honneur. Quand ils y parvenaient, ils pouvaient alors retourner au village, et comme leurs ancêtres l'avaient fait autrefois en revenant du Queensland, ils pouvaient raconter des histoires remplies d'aventures qui augmenteraient et consolideraient leur statut aux yeux des villageois.

Les « Masta Liu » d'aujourd'hui ne sont pas très différents de ce qu'ils étaient autrefois, à cela près qu'ils sont en général plus jeunes que

les « Liu » des années soixante, et que cette appellation s'applique maintenant autant aux femmes qu'aux hommes. Certains d'entre eux sont nés en ville et n'ont de la culture du village qu'une connaissance d'occasion. La majorité d'entre eux arrivent directement du village. Les « Liu » ne forment pas un groupe homogène : âge, groupe ethnique (la plupart des soixante-quatre groupes ethniques du pays sont représentés en ville), niveau d'éducation, rivalités ethniques (devenant de plus en plus problématiques pour la paix urbaine), et degrés d'expérience du monde « Liu », sont autant de facteurs de diversité. En général, les « Liu » sont des jeunes célibataires (surtout des hommes), âgés de 15 à 25 ans, des jeunes gens, dotés ou non d'un diplôme de fin d'études, mais sans qualification professionnelle, arrivent à Honiara, attirés par les « lumières de la ville », animés du désir de tout voir, de tout essayer, et avec l'espoir de gagner la modique somme d'argent qui leur permettra de rester en ville ou de retourner au village la tête haute.

### **Le rêve désenchanté**

Les études sur l'exode rural n'ont jamais tenu suffisamment compte du rôle que jouait l'imagination humaine dans la migration des gens vers les villes. Elle tient certainement un rôle important ici. Ce que J. Bonnemaison (1985, 1986, 1987, 1997) qualifie de déracinement est vécu par les « Masta Liu » comme l'occasion de vivre des expériences nouvelles, et de faire partie d'un monde culturel très différent de celui du village. Loin d'être perçu négativement, le déracinement est porteur d'espoir ; il réaffirme l'autodétermination de l'individu face à un ordre social qui l'occulte. Vécu comme un rite de passage, le déracinement permet l'entrée dans la vie d'adulte (Panoff, 1978). Pour les « Masta Liu », ce déracinement procure une ivresse de liberté et offre des possibilités innombrables, leur faisant oublier l'état continuel de

pauvreté dans lequel ils vivent. On peut les voir alors déambuler sans but, ensembles animés de jeunes arpentant la ville par groupes de 4 à 10 individus, bloquant les trottoirs, se tenant la main deux par deux. Ils s'arrêtent devant les vitrines de tous les magasins qui sont sur leur chemin, curieux de voir cette marchandise qui les étonne et leur fait envie, mais inquiets de se faire chasser par les gardes de sécurité. Ils rêvent devant les affiches de tous les mini-cinémas, discutant bruyamment le sujet possible du film, sans avoir même le billet de \$ 2.00 qui leur permettrait d'y entrer. Ils fixent, pendant des heures, le matériel électronique que proposent certaines vitrines de magasins chinois ; on peut voir dans leur regard les rêves qu'ils échafaudent.

Les groupes de garçons se moquent gentiment des filles « Liu » qui rient nerveusement en les voyant, ravies et confuses à la fois, d'être l'objet d'autant d'attention. On sent qu'un courant de séduction passe dans l'air quand les groupes se croisent, et qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour que des couples se forment. Nombreuses sont les jeunes filles qui s'émerveillent de la liberté dont elles jouissent en ville, de la possibilité d'aller se promener avec leurs amies sans avoir à rendre de compte, de parler aux garçons en toute impunité. Elles apprécient particulièrement le fait d'échapper aux travaux horticoles qui meurtrissent leurs dos et qui remplissent leurs journées quand elles sont au village. Tous les « Liu », garçons et filles, disent que la vie est facile à Honiara, et qu'ils se reposent quand ils y viennent. Certains ajoutent que l'extrême pauvreté qu'ils connaissent en ville leur semble préférable à la vie ennuyeuse et physiquement dure qu'ils ont au village.

Mais plus que l'ennui, ce à quoi les jeunes veulent échapper est l'omniprésence de la Coutume et le contrôle qu'ils subissent de la part de leurs aînés et de leur famille : contrôle sur le travail, sur la vie sociale, sur les mariages

(par l'intermédiaire de la compensation matrimoniale), sur la richesse (par le système d'échange réciproque obligatoire), etc. Au village, les jeunes sont gâtés de bien des façons, mais on les forme à assumer très tôt les responsabilités domestiques et sociales qui sont le tissu de la vie villageoise. Même si ce mode de vie a du charme, aux yeux de certains, les valeurs qu'il véhicule néanmoins mettent l'accent sur l'importance de la communauté et des liens sociaux, et sur l'insertion précoce des jeunes au sein des réseaux sociaux coutumiers.

Aux yeux des jeunes, ces liens sont très contraignants. Ils les maintiennent dans une relation au territoire qu'ils trouvent étouffante et dont ils essaient de se libérer. Loin d'être un déracinement, le voyage vers la ville est libérateur car il offre d'autres routes identitaires. Loin des obligations coutumières, les jeunes doivent leur autonomie financière et culturelle à leur habileté à respecter juste ce qu'il faut des règles coutumières pour pouvoir conserver le gîte et le couvert. Pour beaucoup de jeunes, certains aspects de la Coutume sont devenus les instruments de leur survie en ville. Leur stratégie, partagée par nombre d'entre eux, n'est pas d'enfreindre les règles coutumières mais plutôt de privilégier celles qui peuvent être lues en termes urbains. Ce faisant, ils préservent un début d'autonomie culturelle tout en apaisant l'anxiété que les aînés ressentent face à un comportement souvent jugé peu orthodoxe. L'autonomie culturelle existe tant que les aînés l'acceptent, mais n'est pas présente dans tous les aspects de la coutume. Les jeunes « Liu » identifient rapidement les volets de la culture avec lesquels ils peuvent jouer en toute impunité, et ceux avec lesquels il faut composer plus formellement.

Les membres de la génération plus âgée acceptent sans sourciller les expressions identitaires symboliques des jeunes, comme le code vestimentaire, par exemple, que les « Liu » aiment afficher. Habillés très souvent de vieux

vêtements abîmés et sales (parce qu'ils n'ont que ceux-là), les « Liu » sont aisément reconnaissables. Certains superposent plusieurs couches de vieux vêtements par bravade. D'autres, inspirés par les films de Rambo qu'ils ont vus au cinéma, portent des bandanas autour de leurs fronts et des faux pantalons de l'armée. D'autres encore, familiers avec la musique *reggae* des Caraïbes et la culture *rastafarienne*, coiffent leurs cheveux en long *dreadlocks* qui leur tombent dans le dos. Les jeunes « Liu » apprécient particulièrement les aspects de la culture populaire, créée localement ou importée de l'Occident ou des pays voisins. Bien qu'elle soit récente, cette nouvelle tradition culturelle a captivé très rapidement l'imagination des jeunes citadins. Matches de football et concerts de rocks, T-shirts et vidéos, défilés et posters, boîtes de nuit et liberté sexuelle, vêtements et coiffures à la mode, mots nouveaux et nouveau langage du corps sont autant de facteurs qui rendent le monde culturel urbain encore plus complexe.

### Les hommes non-lieux

Dans ce monde social nouveau qu'est la ville d'Honiara, les jeunes ont un avantage certain sur les aînés qui, pour la plupart, adhèrent encore à des réseaux de signification centrés sur le village, et pour lesquels le village représente encore le cadre de référence de nombreuses activités urbaines, pratiques ou symboliques. Les jeunes citadins élevés en ville ne sont pas insérés, au même titre que leurs parents, dans le monde de la tradition villageoise : les normes culturelles qui organisent la vie du village et débordent jusqu'en ville sont plus souples pour eux, précisément parce qu'il n'existe pas encore de normes culturelles proprement urbaines qui deviendraient l'enjeu symbolique d'un segment ou d'un autre de la population urbaine. Les jeunes sont donc « libres » d'apporter des changements, ou de

pousser plus loin ceux qui ont été faits par leurs parents. Cette création représente les premiers jalons d'un enracinement urbain.

Comme je l'ai montré ailleurs (Jourdan, 1996), les Salomonais ne font pas que consommer passivement la culture multinationale : ils appliquent leur touche créatrice aux phénomènes culturels occidentaux dont ils sont bombardés et, dans le mouvement, transforment ou rejettent les aspects de la tradition qu'ils jugent difficilement conciliables avec la vie urbaine. Pour la plupart, les éléments de la culture populaire occidentale ne sont pas perçus comme « dangereux » pour la pérennité de la « tradition » : parce que cette culture populaire n'est associée à aucun groupe ethnique en particulier et semble culturellement neutre. C'est une sorte de culture générique qui transcende les différences entre les générations et les groupes ethniques. Les jeunes « Liu » se plaisent à jouer avec ces nouveaux systèmes de sens qui leur donnent plus de latitude : pour se créer une place au soleil urbain, ils s'approprient les nouveaux symboles et redéfinissent la tradition.

Joël Bonnemaison voyait dans l'enracinement au territoire la garantie de l'identité culturelle. Lui-même, homme de terroir, partageait avec les hommes de Tanna une connivence de « terrien » qui lui faisait percevoir toute l'importance du lieu dans la construction identitaire, et celle des routes dans la construction sociale. « *Le territoire mélanésien est littéralement ponctué de ces lieux porteurs d'identité. Ce sont autant de môles stables que relie les uns aux autres l'univers fluide des routes. Mais si les hommes s'attachent à des lieux, la parenté et l'alliance se déterminent par les routes* » (Bonnemaison, 1997 : 520). L'enracinement des jeunes « Liu » dans l'espace urbain d'Honiara est à la fois semblable et différent. Il passe, certes, par la création de réseaux sociaux qui ne reposent pas sur une relation à la terre, mais il ne rejette pas pour autant tous les éléments de la

Coutume. Les relations d'alliance demeurent essentielles à la vie sociale urbaine mais elles ne sont pas négociées en fonction d'un espace géographique. En ville, l'appropriation de l'espace géographique passe par l'appropriation d'un espace culturel qui rendra possible l'enracinement.

Le mode de vie des « Liu » est souvent associé par le grand public au désœuvrement, à la paresse, au manque d'argent et à la passivité. Ce stéréotype des « Masta Liu » est apparu vers la fin des années quatre-vingt et a fait l'objet d'une chanson qui devint très populaire et eut pour effet de cristalliser le phénomène des « Masta Liu » dans la conscience collective du pays, en même temps que de diffuser les tensions qui existaient entre les « Liu » et leurs familles. Je reproduis cette chanson ici dans la langue originale, le pidgin, accompagnée de la traduction que j'en ai faite.

Le thème central de cette chanson est le chômage, la pauvreté, l'absence d'amour, l'absence d'espoir et l'impression d'échec personnel. L'aspect le plus intéressant est que les sans-emplois sont devenus un phénomène culturel dont les gens parlent avec humour. Mais la situation est plus complexe que cela. Il y a un côté sombre à la vie des « Masta Liu » que la chanson éclipse totalement, et qui met en avant des valeurs telles que le machisme, l'arrogance, la brutalité, la paresse et l'agressivité autant que le panache, la bravoure, l'indépendance et le courage. Mousquetaires locaux, les « Liu » se battent pour défendre leurs droits : mais ils n'hésiteront pas à menacer, attaquer ou battre quiconque leur déplaît. C'est un stéréotype dangereux qui séduit beaucoup de jeunes et auquel nombre d'entre eux se mesurent : un vol réussi, un saccage de magasin ou un meurtre accompli selon les règles coutumières (même si le coupable est appréhendé ensuite), une bagarre de rue, pour l'honneur, entre deux groupes ethniques différents, tout cela appartient au type d'actes asociaux dont certains

« Liu » sont fiers. En même temps, des valeurs socialement plus acceptables aux yeux de la communauté d'Honiara, telles que le courage, la générosité, la responsabilité, font aussi partie du stéréotype, et permettent à un jeune, tout autant que les précédentes, d'acquérir une réputation. Mais la frontière avec la délinquance est dangereusement proche, et beaucoup de citoyens n'hésitent pas à accuser les « Liu » de tous les maux de la vie sociale urbaine. Malgré cela, l'attitude générale envers les « Liu » est faite de bonhomie et de patience. Cette indulgence se reflète dans la façon dont les locuteurs du pidgin utilisent le mot « Liu ». On traitera de « Liu », en plaisantant, quelqu'un que l'on veut taquiner pour sa paresse du jour, son inactivité (même temporaire) ou son arrogance : « Barava man liu nao » ! (C'est un vrai « Liu »), dira-t-on en riant.

Les « Liu » profitent de l'indulgence des adultes en même temps qu'il tirent avantage de l'idéal d'harmonie socio-culturelle qui prévaut. Repoussant toujours plus loin les limites de l'acceptable, les jeunes redéfinissent les règles de leur relation aux adultes. Ce faisant, ils créent un déséquilibre dans la balance du pouvoir culturel et forcent les adultes à entrer dans un système de relations culturelles qui remet en question la légitimité de ces derniers. Les jeunes sont en position de force parce que le flux culturel qui caractérise actuellement la vie d'Honiara laisse la Tradition et la Coutume *in limbo*.

Et pourtant, même si le rapport à la terre n'est plus le moteur identitaire de la vie des jeunes citoyens, ils n'en sont pas pour autant des hommes-flottants. Ils sont des « hommes non-lieux », c'est-à-dire des hommes dont l'identité culturelle ne naît pas d'un rapport organique à la terre, mais plutôt d'un rapport

« MASTA LIU »

I.

No garem selen  
Wakabaot long rod  
Evri pipol no laekem mi  
Kolem mi bulsit man  
Kolem mi pua man ;  
Evriwea insaet Honiara  
Trae askem wok plant kampani,  
Evriwan talem « Sore, iangman ».  
Hed go daon, nomoa smael,  
Ating mi on fo olsem nao.

Refrain

« Masta Liu », « Masta Liu »  
Nomoa mani, no garem eniting,  
« Masta Liu », « Masta Liu »  
Kanse nao, mi man fo olsem nao.

II.

Frenim gel fo wan wiki nomoa  
Askem hem « mi laek maritim iu »  
Askem mi « wea nao iu wok ? »  
Hem no wandem mi taem mi se :  
Mi nomoa waka bikos mi « Masta Liu ».  
Nomoa waka, nomoa lavu  
Bat mi no wari nomoa  
Bae mi singin spesol samting  
Blo mifala pipol no garem waka.

Refrain

Gagim nao !  
« Masta Liu », « Masta Liu »  
Hem no man nating man save had waka  
« Masta Liu », « Masta Liu »  
Samtaem hem laki man»

LE ROI DE LA « TRAÎNAILLE »

I.

*Je n'ai pas d'argent  
Je me promène sur la route  
Personne ne m'aime  
On dit que je suis un vaurien,  
On dit que je suis pauvre ;  
Partout à Honiara  
Je demande du travail, à l'usine, au bureau,  
Tout le monde me dit : « Désolé, jeune homme ».  
Alors je penche la tête, mon sourire disparaît,  
Je pense que c'est mon destin.*

Refrain

*Je suis le roi de la « traînaïlle », le roi de la « traînaïlle »  
Je n'ai pas d'argent, je n'ai rien du tout  
Je suis le roi de la « traînaïlle », le roi de la « traînaïlle »  
Je n'en sais rien, ce doit être mon destin.*

II.

*J'ai eu une petite amie pendant une semaine  
Je lui ai dit « je veux t'épouser »  
Elle m'a dit « qu'est-ce que tu fais comme travail ? »  
Elle n'a plus voulu de moi quand je lui ai dit :  
Je ne travaille pas parce que je suis le roi de la « traînaïlle ».  
Pas de travail, pas d'amour  
Mais je ne m'en fais pas  
Je chanterai une chanson spéciale  
Celle des gens comme moi qui n'ont pas de travail.*

Refrain

*Allons-y !  
Je suis le roi de la « traînaïlle », le roi de la « traînaïlle »  
Il n'est pas rien celui qui travaille fort.  
Je suis le roi de la « traînaïlle », le roi de la « traînaïlle »  
Quelquefois c'est un homme heureux.*

social basé sur l'appropriation symbolique. Dans cette communauté urbaine en rapide changement, les normes culturelles rigides et claires qui étaient celles du village laissent la place à des pratiques individuelles et collectives fondées sur la négociation des identités, des espaces et des rôles. Rapidement, les hommes non-lieux coupent leurs racines, se font une place dans l'espace urbain. En prenant le contrôle culturel de cet espace, les jeunes hommes non-lieux d'Honiara jettent les bases d'une légitimité culturelle proprement urbaine qui se pose en regard de la définition identitaire des hommes-lieux, qu'ils soient de Tanna ou d'ailleurs. La boucle est bouclée. Ces hommes non-lieux se créent une nouvelle Coutume et, ce faisant, redisent l'histoire des humains, des arbres et des pirogues, qui, au cours de l'histoire, renaissent ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait différents, mais empreints de la certitude que leur état d'humain tient à leur Coutume.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaïson (J.), 1986. *L'arbre et la pirogue. Fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie). Livre 1.* Travaux et documents de l'Orstom, n° 201, Paris.
- Bonnemaïson (J.), 1987. *Tanna : les hommes-lieux et les hommes-flottants. Fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie). Livre 2.* Travaux et documents de l'Orstom, n° 201, Paris.
- Bonnemaïson (J.), 1997. *Les gens des lieux. Histoire et géosymboles d'une société enracinée : Tanna.* Orstom, Paris.
- Jourdan (Ch.), Philibert (J.-M.), 1994. « Urbi et orbi : construction identitaire et cultures urbaines en Mélanésie ». *Journal de la Société des océanistes*, vol. 99 : 159-166
- Jourdan (Ch.), 1995. « Masta Liu ». In Vered Amit-Talai and Helena Wulff (eds.), *Youth Cultures : A cross-cultural perspective.* Routledge, London : 202-222.
- Jourdan (Ch.), 1996. « Where have all the cultures gone ». In J. Friedman and J. Carrier (eds.) *Melanesian Modernities.* Lund University Press, Lund.
- Panoff (M.), 1978. « Mariage, divorce et régime de filiation en Nouvelle-Bretagne ». *Revue française de sociologie*, vol. XIX : 479-496.